

RENÉ LAPORTE

LES
PASSAGERS
D'EUROPE

roman

nrf

GALLIMARD

LES PASSAGERS D'EUROPE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

CORDE AU COU, 1927.

LE SOMNAMBULE, 1933.

ALPHABET DE L'AMOUR, 1935.

LA JOURNÉE DU 8 MARS, 1936.

ODE A MONTE-CARLO, 1941.

DEUX POÈMES POUR AUJOURD'HUI, 1942.

ROMAN

LE DÎNER CHEZ OLGA, 1927.

LE GUÉRISSEUR, 1928.

JOYCE, 1930.

LA PART DU FEU, 1935.

LES CHASSES DE NOVEMBRE, 1936.

RENÉ LAPORTE

LES
PASSAGERS
D'EUROPE

roman

*« Ici, plus voluptueuse et inutile est
la vie, et moins difficile la mort. »*

(ANDRÉ GIDE, *Lynthéus*.)

nrf

GALLIMARD

17^e édition

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1942.*

A la mémoire
de
PIERRE BELUEL

PREMIÈRE PARTIE



Après avoir lentement parcouru le chenal qui rend navigable le lac Bahira, l'*El-Biar* arrivait à Tunis.

L'enfance de l'art, pour les conquérants, c'est de construire des ports, au début même de leur conquête. Ces ports sont les premiers centres naturels d'écoulement en cas de réussite, et des positions de repli s'il faut subir la défaite. Plus la conquête est impérialiste, et plus on les aménage luxueusement pour y faire sentir la puissance du maître. Par bonheur, celui de Tunis a conservé l'air familier et rassurant d'un port français de longtemps établi. Il ne perd son aspect débonnaire que deux fois par semaine, à l'arrivée du courrier de France. Ces jours-là, on ne reconnaît plus l'asile dormant des prudents cargos de la côte, ou des barques qui transportent les éponges arrachées aux rivages du Sud. Pour une heure, les quais s'offrent un air de fête et d'abondance, au milieu de beaucoup de cris.

Le navire approchait du môle. Les mouettes harcelaient du bec les derniers remous de son sillage. Du pont des premières, les parents en grappes sur le quai, les douaniers, les porteurs aux pieds nus et aux chéchias délavées, paraissaient exagérément petits. Mais bientôt, les amarres, les mains tendues allaient s'emparer du vaisseau, en faire une chose de la terre. Pour les professionnels du voyage, le vrai moment pathétique d'une traversée, c'est le départ. Les arrivées ne sont que des retours à l'habitude. Malgré les bouquets triomphants dont on les orne, elles ressemblent à des échecs.

Un échec ! François Barne pensait-il à cela ? Il en était à sa première randonnée sur la mer, il avait goûté sa première nuit de cabine, et son cœur battait à grands coups joyeux. Dès l'entrée du canal, le commandant l'avait installé près de lui, sur la passerelle. Comme Barne ne cherchait personne dans la foule, c'était au delà des docks qu'il laissait aller ses regards.

Au delà, il y avait Tunis : une ville étendue entre son lac et les hauteurs délabrées qui la prolongent comme par des faubourgs de ruines. Sur les eaux plates, les montagnes du cap Bon, serties d'une lumière sèche, laissaient glisser leurs ombres. On en voyait

avec netteté les arêtes brunes, les rides de verdure. Tout cela était d'un pittoresque sans excès. Même Carthage, la colline sacrée que hante dans nos souvenirs une Didon au plus haut moment du désespoir, paraissait privée d'orgueil au-dessus de la plaine d'eau.

Mais François Barne n'acceptait pas d'être lésé à sa première heure de dépaysement : au plus sordide coin du monde il aurait trouvé des airs de paradis. Il se sentait léger, affamé d'étonnements et d'images neuves.

Il faisait presque chaud, en ce milieu de novembre. C'était, comme il arrive souvent en Tunisie, un jour d'été passé en fraude. Le long de l'avenue qui conduit au port, on apercevait des palmiers qui plaquaient sur les murs blancs leurs ombres, semblables à des mains ouvertes. Les passagers de l'*El-Biar*, tout au moins les nouveaux venus en terre d'Afrique, s'abandonnaient à un sentiment presque illicite de vacances. Ils dédiaient un peu ironiquement leur plaisir aux amis d'Europe pataugeant à la même heure dans la boue, transis de froid, à demi effacés par la brume.

— Eh bien ! Monsieur, qu'en pensez-vous ?

François Barne se retourna, et sur son visage généralement grave — grave par volonté — passa un sourire. Mais ce sourire ne se défendait pas d'une certaine contrainte. Le personnage qui avait interpellé le jeune homme devait avoir cinquante ans. On aurait pu le prendre pour un Italien. Ses cheveux encore noirs, abondants et bouclés, ses yeux sombres, le teint mat de sa peau trahissaient une ascendance méditerranéenne. François apprendrait, d'ailleurs, par la suite, que son interlocuteur était surnommé « le Génois » par ses amis, et quelquefois aussi par ses ennemis — avec une intention désagréable. Des rides creusaient son visage, sans l'attrister ni le vieillir. Il s'était sans doute produit pour le Génois cet heureux phénomène de l'âge, qui souvent s'empare des traits inégaux des adolescents, les travaille de soucis et de victoires, leur donne comme compensation du relief et de la personnalité. Ces rides, ce teint haut en couleurs, on les attribuait d'abord à l'habitude de la vie au grand air. Cependant, la constante ironie du sourire, la façon à la fois appliquée et nonchalante de fumer, une certaine affectation de négligence dans la tenue indiquaient assez que cet homme n'était pas un colon brûlé par le soleil et le vent, mais un « intellectuel », ou quelqu'un qui voulait passer pour tel. Sa voix chaude et bien timbrée savait s'adoucir, ou s'attarder sur certains mots : un peu une voix d'acteur qui connaît les ressources de son texte.

— M. Beaumont, j'admire votre ville, fit Barne après un moment de silence, sur un ton courtois, mais qui voulait rompre l'entretien.

Dès le départ de Marseille, à la salle à manger, M. Beaumont s'était présenté à Barne. Sa curiosité naturelle lui avait fait parcourir la liste des passagers. Il se trouvait que les deux hommes étaient nés dans le même village. Mais Beaumont était « le fils du

château », un de ces « réactionnaires » que Mathieu Barne, le père de François, méprisait si puissamment. Depuis toujours, la politique séparait le clan Beaumont de la maison Barne. François avait grandi dans cette inimitié quasi publique sans en connaître les origines. Au premier repas que les deux voyageurs prirent ensemble, Barne éprouva une certaine gêne, qui se mêla confusément à sa crainte du mal de mer — le navire roulant bord sur bord. Beaumont s'arrangea pour faire comprendre à son interlocuteur qu'il ne prenait pas à son compte les querelles de clans. Chaque fois qu'il fit quelque allusion à ses souvenirs, il ne parla que du décor, des prairies, de la rivière — ou des acides comères postées derrière leurs fenêtres. Et François lui sut gré de cette discrétion. Durant toute la traversée, Beaumont s'était montré charmant, et utile en même temps. Il vivait en Tunisie depuis près de vingt ans. Il dirigeait une administration d'Etat où se réglaient à la fois les problèmes de la politique arabe et ceux de la sécurité générale du pays. Cette fonction dont il prétendait qu'elle faisait de lui le Premier Indiscret de la Régence, lui permettait de donner des avis sur la conduite à tenir dans ce pays difficile — « plus tout à fait la France, et pas encore la colonie », comme il disait... Barne l'avait écouté avec plaisir. Ils s'étaient longtemps promenés sur le pont, tandis que le commissaire du bord estimait nécessaire au bon renom des Messageries de faire danser des jeunes filles, ou de leur nommer les phares de Sardaigne, dont on apercevait à bâbord les lumières alternées.

Mais à cet instant où François croyait vraiment prendre possession d'un nouveau continent, il ne souhaitait guère qu'on l'aidât dans sa découverte. La solitude lui semblait brusquement un bienfait aussi inattendu que la chaleur en novembre. Elle devenait le symbole de la liberté.

— Vous n'êtes pas déçu ? reprit Beaumont plein de son sujet. C'est bon signe. D'ordinaire, ce paysage décourage les impatientes.

François tourna vers lui un visage étonné. Habitué jusqu'alors à vivre parmi les jeunes gens de son âge dont les sentiments s'expriment toujours avec éclat, avec excès, il était intrigué par le langage plein de nuances de son nouvel ami. Nuances dont il se sentait personnellement incapable, mais dont il reconnaissait, quand il les découvrait dans la parole d'autrui, qu'elles pouvaient être la marque d'une indulgente connaissance des hommes. La veille au soir, il avait feint de comprendre tout ce que Beaumont lui disait. Cette fois, oubliant déjà qu'il voulait être seul, d'un coup d'œil il demandait un complément d'explication.

Beaumont, qui aimait plaire aux autres comme à lui-même et jongler avec les phrases pour exercer son adresse, s'exécuta aussitôt. Ayant le culte des grands lieux de l'esprit, il lui plaisait que ce site illustre, berceau de l'Enéide, lit de mort de saint Louis, tapis de prières des conquérants arabes agenouillés entre deux chevauchées, ne tint pas en apparence les promesses des livres. Sa

beauté semble se réserver pour les amateurs de méditations, pour ceux qui n'exigent pas de découvrir trop vite. A Beaumont lui-même, il avait fallu beaucoup de promenades sur la route de la Marsa, en bordure du lac, pour qu'il s'aperçût que la lumière sans cesse changeante, l'absence ou la présence d'oiseaux, la fadeur du crépuscule ou l'espèce d'avidité de l'aurore multiplient à l'infini les aspects et les styles de cette plaine. L'Orient qui commence près de ce rivage, c'était, selon lui, un monde abstrait : un buisson obstinément sec, et, sous le buisson, des pierres qui, si elles se souviennent de leurs grandeurs démantelées, ne veulent pas s'en souvenir pour n'importe qui. Quels voyageurs comprendraient cela ?...

— Quels voyageurs, je vous le demande ? répétait Beaumont.

Il désigna sommairement à son compagnon les quartiers de la ville, l'échiquier confus de la Médina, les hauteurs vertes du Belvédère. Puis il fit face aux passagers penchés sur le bastingage, et les fixa sans tendresse.

— Tenez, mon cher, regardez le contingent que la France nous adresse cette semaine...

Il levait un doigt accusateur, sans remarquer que ses voisins suivaient ses gestes avec étonnement.

— Regardez bien, continua-t-il. Vous y reconnaîtrez vite trois catégories.

— Je débarque, moi aussi, fit Barne en souriant. Vous oubliez que je fais partie du contingent.

— Eh bien ! reprit Beaumont comme s'il n'avait pas entendu, il y a d'abord ceux qui passent, qui vont, le temps de l'escale, se ruier vers les souks ou s'arrêter aux portes des mosquées : ils admireront naïvement que la foi se défende si bien. Les gens de ce premier lot, je les abandonne à leur furie d'acheter. Armés de leurs kodaks, ils voleront des images à la tire ; ce sont les kleptomanes du pittoresque. Ce soir, vous les retrouverez aux terrasses des cafés de la ville européenne, coiffés de fez, épanouis, ridicules, et croyant avoir déjà tout compris parce qu'une femme voilée leur aura souri des yeux... Il y a aussi les fonctionnaires, comme moi, et les hommes d'affaires qui reviennent de Paris — les doigts tout remuants de plaisir, si j'ose dire. Pour ceux-là, le cerne sous les yeux, c'est un signe de noblesse, la marque de la réussite.

— Et la troisième catégorie ? demanda François, tout de même pas très convaincu par cet échantillonnage hâtif, où le goût des mots pour eux-mêmes, peut-être le désir d'obscures vengeances devaient l'emporter sur le souci de la vérité.

— Elle est composée de ceux qui viennent jeter l'ancre ici : les aventuriers en chambre qui ont crevé les murs, les fils de famille qui veulent devenir colons et qui ne se soucient même pas de la pluviométrie ou de l'importance de l'engrais, les postiers qu'attire l'indemnité coloniale, et les mal nourris des quatrièmes, et les chercheurs du pont supérieur...

C'était à ces derniers que Beaumont s'intéressait surtout, car il leur avait ressemblé autrefois : comme eux, il avait déchiffré ce paysage, comme eux il avait eu la gorge serrée, comme eux il était venu exiger quelque chose de ce continent — la fin du trouble, le sens de la vie. Vingt ans étaient passés depuis cette arrivée lyrique. Mais il n'oubliait rien : ni les erreurs du commencement, ni les patientes étapes de sa victoire sur un monde qui ne s'offrait guère. Maintenant, après bien des déboires, il avait le droit de se dire : « Je sais ce que permet et surtout ce qu'interdit la terre d'Islam. »

Quand Beaumont n'était pas lui-même passager comme aujourd'hui, et que la vie moite de Tunis commençait à lui peser, il venait assister à l'arrivée du courrier de France. Le débarquement des autres se transformait pour lui en un spectacle instructif. Mêlé à la foule des parents, il examinait les voyageurs. Selon la crispation ou l'air trop satisfait des visages, il s'amusait à deviner d'où viendrait la déception : des choses ou des êtres, d'une ambition sociale mal comblée la plupart du temps. Les étés torrides, l'odeur d'eaux mortes du lac, la foi punique se chargeraient de mettre à l'alignement tous ces orgueils qui touchaient terre. Les êtres qui arrivent dans un pays, même le plus connu, le mieux décrit, se croient les premiers à comprendre et à saisir. Mais il leur faut toujours s'apercevoir, à la fin du compte, que leurs mains n'ont étreint que du vide. Et ils repartent, la tête basse. Ou ils continuent leur vie sur ce vide consenti, pas plus malheureux en somme avec leur aventure manquée que s'ils n'étaient jamais partis et que s'ils s'étaient endormis au fond de leur province, derrière des habitudes aux volets clos.

Et Barne, qu'allait-il devenir ? Se perdrait-il à son tour, dans cette facilité de vie, cette somnolence, cet abandon demi-conscient des principes, cette acceptation de vanités médiocres, de compromissions à la petite semaine qui sont la gangrène des ports orientaux, et en quelque sorte la sourde revanche des conquis sur les conquérants ? Un mouvement d'amitié poussait Beaumont à le prévenir, afin de lui éviter des regrets, des colères, et des pertes de temps.

En vérité, une telle indulgence à l'égard d'un inconnu l'étonnait lui-même. Car il se croyait dur, ou peut-être voulait qu'on le crût. Et cette volonté de passer pour insensible lui inspirait en société des déclarations du genre de celles-ci : « Je ne regrette pas de mépriser mes semblables : ils ne me demandent pas d'ailleurs de les aimer, mais tout au plus de les servir. » Les hommes les mieux équilibrés ont la manie de ne pas paraître ce qu'ils sont. Beaumont, dans le fond de son cœur, était plus romantique, plus absolu, plus franc, plus tendre, plus direct qu'un jeune homme. Mais, à la surface, il jouait la comédie de l'indifférence, pour « avoir l'air d'un philosophe », expliquait-il en riant à ceux qui le perçaient à jour.

Il se tourna vers François, qui souriait au paysage, au soleil, aux disputes des porteurs. Dans ce sourire on pouvait lire une intense joie, et en même temps de l'humilité et de la prudence. Beaumont reconnut là l'esprit de sa race, de sa province même. Et, comme il passait très aisément du sarcasme à l'accès de sensibilité, il s'attendrit.

« Laissez-moi, semblait dire ce sourire, laissez-moi d'abord me persuader que j'ai osé partir. »

Beaumont eut l'intuition que le hasard lui envoyait une âme intacte, malgré les modes du temps, intacte en profondeur.

François Barne, ce garçon de trente ans, n'était peut-être rien par lui-même, mais il portait dans son regard l'enfance de Beaumont avec des reflets d'eaux vives et de montagnes vertes. Depuis longtemps, Beaumont se rendait coupable d'infidélités à l'Europe, lointaine, et devenue dans son cœur quelque chose comme un séjour d'improbables vacances. Il était un transplanté, un homme sorti volontairement de son passé. Et voilà que ce passé, avec lequel il croyait avoir rompu, venait le harceler jusqu'ici — sous la forme d'un visage étranger qui lui semblait presque le sien, reconnu sur une photo ancienne. Il se sentait pris à l'improviste et déjoué dans son système, n'ayant pas de souvenirs pénibles à opposer à cet assaut, n'ayant pas détesté ses parents, n'ayant pas renié sa maison d'enfance. Il reconnut donc que sa décision formelle, prise vingt ans plus tôt, de tout oublier, était parfaitement vaine : nul ne se débarrasse de son passé. Mais, soucieux de demeurer honnête avec sa conscience et de maintenir sa vie secrète, sa vie de l'âme, au-dessus du moindre soupçon de pessimisme ou de raucœur, il s'arrangea fort bien de cette petite déconvenue...

Dans une minute, on allait descendre à terre. Cela valait-il la peine de décevoir aussi vite un garçon dans l'attente des révélations de l'Orient ? Beaumont décida de surseoir. Il ne lui infligerait pas encore sa dialectique sévère et ornée, tout un tumulte d'exemples et d'abstractions, ce qu'il appelait « les épaves de ses vingt ans d'Afrique ». On attendrait une autre occasion, pour faire visiter au nouveau venu ces caves où vieillissent mystérieusement les vins de l'expérience...

Généreux, Beaumont faisait don à Barne de quelques heures supplémentaires d'illusion. Il lui permettait de se préparer en songe une soirée séduisante, avec la station au café maure, la promenade nocturne dans les souks, où d'innombrables petits chats attendent philosophiquement de mourir au coin des ruelles.

— N'allez pas trop vite, se contenta-t-il de dire à François en le quittant à la douane. Tunis, ce n'est pas l'Orient. Ce n'est même pas la Tunisie, mais tout au plus l'abcès de fixation qui permet au reste du pays de conserver une santé suffisante.

Cependant, tandis qu'il prononçait ces paroles, il les jugeait déjà inutiles, Barne ne l'écoutait pas. Ses regards, presque simultanément, allaient vers les palmiers de l'avenue proche et le cocher de

fiacre maltais, débonnaire et ventru, qui s'emparait de ses valises sans lui demander son avis.

*
**

Voici la chambre où une autre vie va commencer.

Tranquille, majestueux, et comme épaissi par la chaleur, un grand eucalyptus monte jusqu'à la fenêtre. Il a l'air d'être placé là pour l'étonnement des voyageurs d'outre-mer habitués à des chênes ou à des peupliers, à des feuillages vernis. D'une branche à l'autre, il offre, à François étendu sur son lit, des oiseaux dont celui-ci regrette de connaître les noms et les habitudes : moineaux d'Europe, familiers des matins français. Prisonniers de leur plaisir, les hôtes de l'arbre royal s'agitent à peine.

« Des oiseaux d'étudiants », songe François.

Les mêmes, il a pu les rencontrer au jardin du Luxembourg, il n'y a pas si longtemps, quand il y venait pour recréer sa province, parmi les enfants et les joueurs de croquet. Il préférerait ne pas se souvenir de cette époque de sa vie, traversée fébrilement avec des livres sous le bras, des ambitions studieuses, et un sourire qui ne demandait rien à personne. (Depuis, il a appris qu'il ne faut pas cesser d'attendre quelque chose des rencontres humaines, même des plus inutiles en apparence...) Ou si, aujourd'hui, il consent à évoquer une dernière fois ce temps pas toujours bien employé, c'est pour satisfaire son orgueil, pour se dire qu'il a changé, étant devenu plus exigeant — en profondeur, bien entendu.

Après tout, il se doit d'adresser à ces moineaux un petit signe fraternel, par delà le balcon : émigrants comme lui, ils ont poursuivi le soleil de l'autre côté de la mer. La tiédeur de l'air devient leur récompense commune.

François s'étire, léger, heureux. Heureux à gémir d'être arrivé à ce qu'il a voulu, au bout de son caprice et de ses privations volontaires, des gênes d'argent, des scènes de famille. Mais s'il essaie d'analyser sa joie, il convient aussitôt qu'il doit se garder des grands mots. Il ne débarque pas ici pour son plaisir, pour le sable chaud, pour les oasis. La Compagnie Franco-Africaine des Carburants liquides qui l'envoie diriger ses dépôts de Tunisie comprendrait assez mal qu'il s'occupât uniquement de « sa joie ».

Sans doute, Barne aurait pu connaître Tunis d'une autre manière. Il avait toujours rêvé de l'Afrique, terre élue de la sagesse, dernier asile des civilisations qui ne croient à leur durée qu'après s'être d'abord persuadées de la durée de Dieu. S'il était resté dans l'enseignement, il aurait pu obtenir un poste dans la Régence. « Vendre de l'essence ou du savoir, pense-t-il, qu'est-ce qui vaut le mieux ? » François, après deux secondes de réflexion, choisit l'essence. Personne, n'est-ce pas, ne l'assurerait que les enfants d'ici, bien que favorisés par la lumière, ne sont pas, au

même titre que les enfants d'Europe, d'inquiétantes petites machines à mensonges, ingrates, insolentes et finalement monstres.

Ah ! il faut en convenir, le décor assigné par le hasard ne mérite pas qu'on ait traversé la mer. Les deux fauteuils peints en vert clair, avec leur dossier découpé, leurs accoudoirs dorés, c'est peut-être Tunis, et la séduction orientale. Mais l'armoire à glace, le lit, la commode à dessus de marbre, l'Occident se doit de les revendiquer.

François a tort de s'étonner de cette banalité. Tout, ici, répond parfaitement au souhait des fonctionnaires européens auxquels l'hôtel doit sa fortune, des militaires qui ont « une maîtresse en ville », des colons qui fuient le bled à la fin de la semaine. Partout où ils passent, ces clients de modèle interchangeable entendent retrouver, dans les palais arabes les plus somptueux et les plus authentiques, des musées de la prudence bourgeoise : lavabos, candélabres, pendules qui sonnent, phonographe et bar américain. De cette manière, ils croient sans doute s'assurer contre des conversions du goût. La plupart des gens qui s'expatrient n'ont pas la prudence ou la volonté d'un Beaumont : ils emportent l'Europe avec eux, et ils s'obstinent à l'acclimater.

Mais qu'importe le décor ? François saute du lit, va vers ses valises neuves. Puéril, il leur promet en pensée des étiquettes multicolores et l'usure élégante des grands voyages. Il aperçoit son portefeuille sur la cheminée, où il l'a posé en entrant. Une minute plus tôt, étendu sur le lit, François comptait ses victoires. Ce portefeuille bien garni témoigne de la plus récente d'entre elles. Victoire, en effet, cette impression qu'il éprouve, depuis l'embarquement, que l'argent, son souci quotidien, n'a plus barre sur lui. Il ne pense pas : « Ici, je suis mieux payé qu'en France. » Mais simplement : « Je n'ai pas à compter. » Grâce à cette certitude, dont il ne reconnaîtrait peut-être pas tout le prix devant témoin, il se sent maître de son plaisir, il n'a pas à déjouer la vague hostilité que les choses et les gens semblent opposer au voyageur dans les premiers moments d'une arrivée.

Il s'avance sur le balcon. Et aussitôt le grand eucalyptus est contre lui, plus du tout mystérieux, amical même, si proche que François peut toucher ses feuilles, caresser leur tiédeur grise, douce comme une peau d'animal.

En bas, au delà de la cour, il y a un long morceau de rue. Le bruit, les ailes de poussière qui battent dans le soleil font rêver d'un après-midi d'été en France. C'est le même tumulte tranquille montant des villes débraillées, avec les hommes sur les portes, les enfants au milieu de la chaussée. François reçoit au cœur un contentement qu'il ne devait jamais oublier. Dans les jours qu'il vivra par la suite, les plus lâches, les plus fébriles, ou les plus périlleux, il se soutiendra de cet alcool mystérieux qui coule du temps honnêtement perdu. Souvent, il repensera à cette

ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES

1954

LÉON AREGA

A l'essai

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

La Lumière et le Fouet

MARCEL BISIAUX

Jeanne

CHARLES BLANCHARD

Les Ponts coupés

MICHEL CASTE

Voulez-vous vous marier ?

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

JACQUES CERVIONE

La Femme du Docteur

ANDRÉ CHAMSON

La Neige et la Fleur

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

Dernière Heure

RENÉ-JEAN CLOT

Le Poil de la Bête

JACQUES DEBU-BRIDEL

Sous la Cendre

LÉO-PAUL DESROSIERS

L'Ampoule d'Or

JACQUES DHE

Ils ne sont pas des Anges

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres

La Péniche sans nom

SERGE DUMARTIN

Le beau Hasard

NICOLE DUTREIL

Tout finit au port

Lieu d'asile

JÉAN DUVIGNAUD

Les Idoles sacrifiées

YVONNE ESCOULA

L'Apatride

PIERRE GASCAR

Le Visage clos

YASSU GAULÈRE

La Clé

JEAN GIONO

Les grands Chemins

Le Hussard sur le toit

SERGE GROSSARD

Talya

PHILIPPE HÉDUY

Sainte-Catherine

PIERRE MAC ORLAN

La Clique du Café Brebis
*sui*vi du Petit Manuel
du parfait Aventurier

FÉLICIEN MARCEAU

Capri petite île

ROBERT MARGERIT

Le Dieu nu

CLAUDE MARTINE

Arthur et Olympe s'entendent

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV
Valfort

J.-P. MILLECAM

Hector et le Monstre

PIERRE MOINOT

Armes et bagages

MARCEL MOULOUDJI

La grande Sortie

ROGER NMIER

Les Enfants tristes

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

JACQUES FERRET

La Bête Mahousse

Bande à part

CHARLES ROHMER

L'Autre

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

ALEXANDRE VIALATTE

Les Fruits du Congo

LOUISE DE VILMORIN

Julietta

Madame de

MICHEL VINAVER

L'Objecteur